

— jean-yves le talec —

«Espèce de... folle !»

«L'humour est l'arme de la folle *camp*»

Esther Newton

Dans nos sociétés occidentales et au regard dominant de l'hétéronorme, la folle¹ a désigné *a priori* toutes formes d'homosexualité et de variation du genre chez les hommes, sorte d'espèce univoque recouvrant une infinité de modes de vie, d'orientations intimes, de pratiques sexuelles, d'arrangements sociaux.

Au-delà de la désignation et de l'injure, il convient de s'interroger sur cette espèce relativement vague, qui s'est amalgamée autour de deux notions bien différentes, le choix sexuel et l'expression du genre. Elle fonctionne à la fois comme identité pour autrui (dévalorisante) et comme identité pour soi : «Je suis une vraie folle», peuvent aujourd'hui déclarer certains hommes gais², et l'on comprend bien qu'il ne s'agit plus là d'un stigmaté, mais d'une auto-définition valorisée.

À l'heure où un nombre croissant de lesbiennes et de gais souhaitent fonder leurs modes de vie sur des valeurs jadis réservées exclusivement à l'hétéronorme, comme la conjugalité ou la parentalité, on peut se demander quelle place occupe aujourd'hui la folle, en tant qu'espèce telle qu'elle fut construite, et en tant qu'identité - ou qu'altérité -, vis-à-vis du groupe social s'identifiant comme homosexuel et, plus largement, vis-à-vis des valeurs normatives de la société dans son ensemble.

Cet article s'inspire des résultats de plusieurs travaux de recherches, conduits principalement depuis 1996, au premier rang desquels se placent une étude sur le mouvement des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence en France (Le Talec, Tomolillo et Welzer-Lang, 1999) et un mémoire doctoral sur la «figure de la folle»³ (Le Talec, 2003), dont il s'agit ici de tenter de mettre en lumière les mouvements de construction et de déconstruction, en soulignant que cet article s'intéresse essentiellement à la catégorie de sexe homme.

Le «Grand Renfermement»

Sur un plan historique l'existence de pratiques sexuelles et affectives entre individus de même sexe est attestée et étayée de très nombreux témoignages depuis l'antiquité grecque puis latine.

Certes, les significations sociales de ces pratiques doivent être envisagées avec prudence, et replacées dans leur contexte historique. Toutefois, au moins dès la Renaissance, elles s'accompagnent de «l'utilisation polémique de notions ambiguës comme l'efféminement ou la *mollities* [...]» (Poirier, 1990 : iii). Les variations du genre font partie intégrante de l'univers homoérotique masculin, même si elles se manifestent également dans d'autres contextes, comme celui des formes rituelles du désordre et de la contestation des pouvoirs, comme la «fête des fous» ou les carnivals. Des pratiques de variation du genre, comme le travestissement, y étaient en effet fréquentes (Balandier, 1988; Lever, 1983).

À partir du XVII^e siècle, malgré une structuration croissante de l'État et de la société, une certaine licence s'exprime en matière de sexualité et de genre. Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère du roi Louis XIV et deuxième personnage du royaume, en est l'exemple le plus remarquable et d'autres hommes, nobles ou non, ne cachaient nullement ni leurs préférences pour des partenaires masculins, ni leur goût de l'efféminement. Toutefois, l'idée d'une relative tolérance invite à la prudence. D'une part, le jugement moral, social et religieux condamne toujours lourdement l'acte de sodomie. D'autre part, se met en place dans toute l'Europe un dispositif de tri social, qui conduit à écarter et enfermer tous les individus qui, d'une manière ou d'une autre, dérangent l'ordre de la raison, de la morale et de la société et sont regardés comme porteurs de «déraison» (Foucault, 1961). En France, ce «Grand Renfermement» débute symboliquement en 1656, avec l'ouverture de l'hôpital général de la Salpêtrière à Paris, une institution qui tient lieu aussi d'instrument «judiciaire», puisque certaines personnes y sont enfermées de force sur ordre du pouvoir royal. Les indigents, les invalides, les sans-travail, les aliénés, mais aussi les libertins, les libres penseurs, les opposants au pouvoir, se trouvent pla-

¹ Et ses désignations dérivées : pédale, tante, tantouze, tarlouze, tapiole, flotte ...

² Comme à l'accoutumée dans mes écrits, je privilégie ici l'orthographe francophone «gai», que j'accorde, plutôt que l'expression anglophone gay. Michael Pollak avait déjà souligné que la signification de ces deux orthographes ne sont pas tout à fait équivalentes (Pollak, 1988 : 35-36).

³ Ce travail a été soutenu par une bourse de recherche doctorale de l'association Ensemble contre le sida-Sidaction.

cés ensemble sous la coupe de ce système répressif. Cette rigueur sociale n'empêche pas que l'on retrouve les traces, au fil du XVIII^e siècle, de formes subculturelles fondées sur la sexualité entre hommes et l'efféminement, comme les *molly houses*, à Londres, ou la vie nocturne des cabarets et des cafés autour des Tuileries, à Paris (Ragan, 1996). La Révolution française supprime le crime de sodomie, réforme le fonctionnement des hôpitaux généraux et met un terme aux internements discrétionnaires. Mais c'est aussi l'époque où se précisent les contours de l'aliénation dans ses rapports avec l'institution asilaire, qui émerge en France sous l'impulsion de Philippe Pinel, nommé à Bicêtre en 1793. Contrairement à l'hôpital général de l'Ancien régime, l'asile ne saisit plus dans un même mouvement tous les «anormaux» qui menacent l'ordre social, mais retient dans ses murs les «irresponsables». Comme le souligne Michel Foucault, «L'assignation de culpabilité n'est plus le mode de rapport qui s'instaure entre le fou et l'homme raisonnable dans leur généralité; elle devient à la fois la forme de coexistence concrète de chaque fou avec son gardien, et la forme de conscience que l'aliéné doit prendre avec sa propre folie» (Foucault, 1961 : 254). Autour de l'individu désigné comme fou, l'asile permet également d'assigner leurs rôles et leurs pouvoirs respectifs au médecin aliéniste, à la famille et à la société. Et cette évolution conditionne précisément le fond des débats qui prendront place au siècle suivant sur les questions sexuelles et les degrés de responsabilité respectifs du sujet «anormal» (liés à sa «nature»), de sa famille (liés à son «hérédité») et de la société (liés à son «éducation»).

«Troisième sexe», folles et folie

La première moitié du XIX^e siècle voit donc se mettre en place les conditions et les acteurs de la grande nosographie du sexe qui va passionner toute l'Europe et faire converger sur un nouveau personnage, «l'homosexuel», tout à la fois l'hypothèse d'une nature singulière, le diagnostic d'aliénation mentale et l'accusation de dégénérescence sociale. La «figure de la folle» se concrétise et cristallise le lien entre genre et sexualité : «Au XIX^e siècle, avec la tante, émerge une figure composite - homosexuel efféminé, attiré par la robe, et jouant en amour le rôle féminin. Entre eux, elles se désignent sous le terme de *folle* [...]» (Courouve, 1985 : 41). Dans un premier temps, médecins légistes et policiers déve-

loppent une forme d'anthropologie criminelle qui s'attache à objectiver la morphologie des «anormaux» et des criminels. Ainsi, Ambroise Tardieu⁴ a-t-il recherché les pénis en forme de cône et les anus en forme d'entonnoir des invertis actifs et passifs (Tardieu, 1995).

Mais cette caractérisation est également morale, et ces signes physiques deviennent autant de preuves de dégénérescence et de danger pour la société, comme l'a exprimé François Carlier⁵ : «La passion de la pédérastie [...] abâtardit les natures les plus vigoureuses, effémine les caractères les mieux trempés et engendre la lâcheté. Elle éteint chez ceux qu'elle possède les sentiments les plus nobles, ceux du patriotisme et de la famille; elle fait d'eux des êtres inutiles à la société» (Hahn, 1979 : 75).

Parallèlement, l'intérêt des psychiatres et des premiers sexologues va grandissant pour l'«inversion sexuelle» et coïncide avec les premières manifestations d'une conscience collective, en Allemagne. Le lien entre sexualité et genre, déjà bien ancré, s'en trouve encore renforcé et les années 1860 constituent à ce titre un repère. Les premiers militants, défendant le caractère inné de l'inversion sexuelle, revendiquent sa dépenalisation : Karl Heinrich Ulrichs⁶ caractérise l'«uraniste», qui présente selon lui «une âme de femme dans un corps d'homme», tandis que Karl Maria Kertbeny forge le mot «homosexuel» dans une lettre ouverte au ministre prussien de la Justice. Cet argument d'irresponsabilité lié au caractère inné de l'inversion, considérée comme un «troisième sexe», sert de base aux premiers psychiatres qui s'intéressent à la question : Carl Westphal, en 1869, rédige son célèbre article sur «le sentiment sexuel contraire» dans lequel il considère l'homosexualité comme une maladie mentale; Richard von Krafft-Ebing fait de même quelques années plus tard, dans son ouvrage *Psychopathia sexualis*.

⁴ Médecin chef des hôpitaux et professeur agrégé à la faculté de médecine de Paris, Tardieu est également expert auprès des tribunaux et auteur «à succès», car son *Étude médico-légale des attentats aux mœurs est rééditée six fois entre 1857 et 1878*.

⁵ Chef de la police des mœurs à la préfecture de police de Paris de 1850 à 1870, auteur des *Deux prostitutions, Paris, Éditions Denti, 1887*.

⁶ Juriste et sexologue allemand, Ulrichs propose le terme d'uranisme pour désigner l'inversion sexuelle, qui est utilisé jusqu'au début du XX^e siècle, parallèlement à celui d'homosexualité (Éribon, 2003 : 483).

Cet intérêt s'inscrit dans celui, plus large, de la «pré-occupation du sexe» et de ses «quatre figures [...] : la femme hystérique, l'enfant masturbateur, le couple malthusien, l'adulte pervers [...]» (Foucault, 1976 : 138). L'homosexualité s'inscrit dans cette dernière catégorie, et fait l'objet d'un nombre croissant de théories, parmi lesquelles, toutefois, celle du «troisième sexe» reste centrale. Elle est reprise et développée par Magnus Hirschfeld⁷ et le débat scientifique s'organise essentiellement autour du caractère inné ou acquis de l'inversion sexuelle, perçue par la plupart des psychiatres et sexologues comme un trouble de la santé mentale (Hirschfeld, 1936).

Ce lien systématique entre sexualité et genre est particulièrement net en France, lorsque Jean-Martin Charcot et Valentin Magnan décrivent pour la première fois un «cas d'inversion du sens génital», en 1882. Ils fondent leur diagnostic sur l'hystérie masculine (dont le principal signe est l'efféminement). Cette référence à l'hystérie, maladie éminemment liée au genre, renvoyait à l'époque à une étiologie neurologique dégénérative. La boucle est ainsi bouclée : l'homosexualité masculine s'accompagne forcément de *follie* dans une compréhension qui lie le sexe au genre et à la sexualité et qui se construit sur une contradiction fondamentale entre «un déterminisme somatique et biologique et un constructivisme psychologique» (Rosario, 1996 : 167).

La psychanalyse, qui émerge à Vienne au tournant du siècle, reformule une théorie des perversions, en opposant au concept de «troisième sexe» l'hypothèse d'une bisexualité fondamentale. Il n'y a pas, de la part de Freud, de condamnation formelle de l'homosexualité, qui est comprise comme un développement incomplet de l'individu et non une maladie. Si le lien entre sexualité et genre ne s'exprime plus nécessairement par des manifestations d'efféminement chez l'homosexuel masculin, il demeure toutefois très présent, sous la forme de présupposés, relatifs à la différenciation sexuelle et à la hiérarchie du genre (Rocchi, 2003). En ce sens, la théorie psychanalytique intervient principalement dans le champ de l'hétéronorme, ce que notait Michel Foucault : «Il est venu un moment où le tout-venant du psychanalyste psychanalysant, le tout-venant de ses clients se mirent à fonctionner comme des agents de normalisation et de reconduction des pouvoirs de la famille, du mâle et de l'hétérosexualité» (Foucault, 2001 : 1592).

Cependant, les conceptions de la psychiatrie du XIXe siècle restent très présentes dans le courant freudien et nombre de psychanalystes considèrent toujours l'homosexualité comme une maladie mentale⁸, notamment aux États-Unis où perdure largement l'idée d'un lien nécessaire à une variation du genre. Tout au long de la seconde guerre mondiale, des efforts considérables y sont déployés pour diagnostiquer, identifier et écarter des forces armées les individus homosexuels (hommes et femmes), car, et c'est là un lointain héritage des théories de la dégénérescence, l'individu homosexuel est forcément un traître potentiel, insensible au patriotisme, et un danger pour le moral et la bonne tenue des troupes⁹ (Bérubé, 1990). Cette pratique de *screening* patiemment élaborée n'est pas abandonnée à l'issue du conflit mondial : l'Association psychiatrique américaine la reprend à son compte et l'intègre en 1952 à la première édition du *Manuel diagnostique et statistique des maladies mentales (DSM I)* où, pour la première fois, l'homosexualité devient officiellement une maladie mentale (Bérubé, 1990 : 259). La portée de ce manuel dépasse largement le cadre des États-Unis et devient la référence du monde occidental¹⁰. Et c'est ainsi que la folle devient définitivement folle et l'on trouve tout au long de la période d'après-guerre une littérature surabondante qui ne fait que renforcer ce lien entre homosexualité, variation du genre et maladie mentale (Le Talec, 2003).

En termes sociologiques, c'est ainsi qu'est fixée sous sa forme contemporaine ce que j'appelle la

⁷ Médecin allemand, Magnus Hirschfeld s'est à la fois engagé dans la recherche scientifique sur l'homosexualité et dans un combat politique contre sa pénalisation en Allemagne.

⁸ En 1921, contre l'avis notamment de Sigmund Freud et de Sandor Ferenczi, la majorité des membres de l'International Psychoanalytical Association refuse d'admettre en son sein des praticiens homosexuels, considérant qu'il s'agit de maladies mentales. Cette règle demeure cependant non écrite.

⁹ Paradoxalement, l'armée et la marine américaines ont dans le même temps autorisé et encouragé l'organisation de spectacles travestis sur le théâtre des opérations, afin de divertir les troupes (la présence de femmes sur scène étant interdite par le règlement) ! (Bérubé, 1990, particulièrement le chapitre 3, GI Drag, A Gay Refuge : 67-97).

¹⁰ La France adopte le DSM comme référence officielle en 1968; les militants gais américains obtiennent que l'homosexualité en soit retirée en 1973...

«figure de la folle», sous sa forme prescrite, c'est-à-dire en tant qu'identité pour autrui. Elle se présente comme une double déviance, de la sexualité (l'homosexualité) et du genre (l'efféminement), par rapport aux valeurs de la norme que sont, pour la catégorie de sexe homme, l'hétérosexualité et la virilité, qui fondent également la domination masculine.

Cette «figure prescrite de la folle» représente de manière univoque toutes formes d'homosexualité masculine et désigne celui qui n'est pas «normal» et qui n'est pas vraiment un homme. Cette construction est tout autant intériorisée par les homosexuels eux-mêmes, qui portent la culpabilité de ce double stigmatisé et se projettent comme «anormaux» ou malades, ce que Michel Foucault décrivait comme une «forme de conscience que l'aliéné doit prendre avec sa propre folie».

Le *Camp*, lien social et résistance

En contrepoint de cette construction de la «figure de la folle» comme désignation déviante, d'autres travaux de recherche, plus orientés vers la sociologie des dominés, permettent de porter un regard différent sur sa dimension sociale et culturelle : le *camp*. Cette notion, essentiellement anglophone, est difficilement traduisible, d'autant plus qu'elle peut revêtir différentes significations possibles. Le *camp*¹¹ désigne globalement la subculture des folles, mais aussi un langage de résistance, une forme de lien social, une imitation de la culture des classes sociales les plus privilégiées, voire un style ou une esthétique. Le *camp* n'a rien d'un projet délibéré, mais procède par adaptation, assimilation, expansion : «une définition, comme disent les mathématiciens, 'exacte' du *camp* semble destinée à rester pour toujours en souffrance. Il y a une géographie du *camp* : le terme est aussi indéfiniment extensible ou rétractile dans l'espace qu'il l'est dans le temps; cet incessant flottement est encore accentué par l'usage que font du mot les différents auteurs, qui ne cessent de le fléchir vers de nouveaux lieux» (Mauriès, 1979 : 65)¹². Quoiqu'il en soit, le *camp* double en quelque sorte la construction de la «figure de la folle», mais il permet un regard d'*insider*, là où les repères étaient ceux des dominants (la norme, la domination, la désignation).

Le mot *camp* trouverait son origine en France à l'âge classique, précisément dans le contexte des pratiques de cour à Versailles et du système de représentation permanente auquel la noblesse est

contrainte. Il faut *se camper* pour exister, une expression que Mark Booth situe pour la première fois dans *Les fourberies de Scapin* de Molière¹³. Cet art de la représentation est sans limites et l'on retrouve ici les *performances* travesties de Monsieur, frère du roi, et de l'Abbé de Choisy (Booth, 1999).

Le *camp* porte donc l'idée d'une présentation de soi théâtralisée, ce qui peut éclairer son rapport essentiel avec la marge, l'efféminement et le travestissement que l'on retrouve au XVIII^e siècle, à Londres dans les *molly houses*, lieux de rendez-vous masculins où certains hommes sont travestis, ou encore à Paris, dans les cabarets autour du Palais-Royal (Bergman, 1993).

Cet art de l'apparence que suggère le *camp* permet aussi un rapprochement avec le mouvement des Incroyables et des Merveilleuses, qui traverse le Paris post-révolutionnaire jusqu'à la toute fin du siècle, et quelques années plus tard avec le dandysme qui apparaît à Londres vers 1815, sous le règne incontesté de Brummel. Ces deux exemples expriment aussi une idée de contre-pied, voire de résistance : les Inconcevables signifient un rejet des excès révolutionnaires et une nostalgie de l'Ancien Régime; Brummel et les dandys défient la strict ordonnance des classes sociales de l'Empire britannique (Müller, 2001). Et cette double polarité apparence/résistance du *camp* est parfaitement incarnée par Oscar Wilde, dont la plupart des œuvres «peuvent être vues comme des métaphores d'une position sociale ambiguë, en tant qu'artiste qui se moque de ses devoirs bourgeois, et d'une position sexuelle ambiguë, en tant qu'homosexuel défiant l'orthodoxie sexuelle» (Weeks, 1990 : 43).

À mesure que l'ordre dominant accroît son emprise sur la société, que se renforce la hiérarchie des sexualités et du genre et qu'émerge la «figure prescrite de la folle» dans son lien à la folie, le *camp*

¹¹ *Camp* vaut également pour synonyme d'homosexuel; c'est également une insulte, que l'on peut traduire par «pédé».

¹² Cet ouvrage de Patrick Mauriès, le Second manifeste *camp*, reste semble-t-il le seul ouvrage en français consacré au *camp*.

¹³ Dans une réplique de *Scapin à Sylvestre*, acte I, scène V : «[...]Campe-toi sur un pied. Mets ta main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai les secrets pour déguiser ton visage et ta voix.» (Molière, 1671)

s'impose comme le moyen de gérer le secret au cœur de la personnalité. Il représente à la fois les traits d'une subculture que les «déviant» ont en commun, et s'exprime, entre pairs et dans certains lieux, par une attitude créative à la limite du *coming out*: c'est là le sens qu'il convient d'accorder aux «bals de folles» qui se déroulent périodiquement dans les grandes métropoles jusqu'aux années 1930 (Barbedette et Carassou, 1981; Chauncey, 1994). Et le *camp* tient également lieu de tactique de résistance sous la forme d'un langage d'initiés, qui permet de communiquer avec ses semblables sans risque d'être soi-même découvert; c'est la fonction du «parlax», en Angleterre, un argot dérivé de celui des gens du cirque et du voyage, le «parlyaree». C'est encore tout simplement la pratique du sous-entendu, l'art du *double entendre* (Core, 1999; Weeks, 1990; Chauncey, 1994).

Bref, le *camp* fonctionne comme un jeu sur l'efféminement et la marge, une forme d'apparence, de visibilité limitée et de langage codé, dans le contexte d'une société profondément hostile : «Le *camp* était à la fois un *style* culturel et une *stratégie* culturelle, en ce qu'il permettait aux hommes gais de donner un sens, de résister ou de saper les catégories sociales de genre et de sexualité qui servaient à les marginaliser» (Chauncey, 1994 : 290). Diverses formes de résistance s'organisent tout au long du XIX^e et du XX^e siècle, allant de l'élitisme artistique très individualiste au développement d'une subculture urbaine de la *folle* (Tamagne, 2000), en passant par les stratégies de survie dans les milieux populaires et «bohèmes», décrites par Quentin Crisp (1997).

Apparence et résistance confèrent au *camp* un potentiel de subversion qui se développe nettement à partir des années 1930, marquées par un retour brutal des prescriptions morales et des interdits. Alors que beaucoup d'homosexuel-le-s ont trouvé une place dans l'industrie du cinéma¹⁴, l'adoption du Code Hays¹⁵ aux États-Unis vient limiter leur expression artistique et menacer leur carrière. Mais la pratique du *camp* leur permet de développer une stratégie de l'imitation, fondée sur l'apparence, en créant des *performances* que sont par exemple les *femmes fatales*, et de mettre au point des tactiques de contournement, fondées sur le *double entendre*, en multipliant les allusions à ce qu'ils ne peuvent montrer explicitement¹⁶ (Babuscio, 1993; Tinkom, 2002). Ces stratégies confinent à la mascarade, lorsque l'imitation de l'hétéronorme devient si parfaite qu'elle tient lieu de référence et d'idéal hétéro-

sexuel : c'est ce que démontre la carrière de Rock Hudson¹⁷, dont le public découvre avec stupeur l'homosexualité, lorsqu'il décède du sida en 1985 (Meyer, 1991).

Au début des années 1960, alors que les interdits moraux se font moins stricts, il est clair que ces stratégies de résistance ont contribué avec succès à alimenter l'imaginaire du public occidental; le *camp* devient dès lors un enjeu culturel «de masse». Dans un article resté célèbre, *Notes on camp*, Susan Sontag tente une manœuvre de récupération en proposant une analyse purement esthétique, débarrassée de toute dimension subculturelle et politique (Sontag, 2001). Elle essaie ainsi d'intégrer le *camp* au champ culturel dominant, sans remettre en cause le principe même de la domination (masculine, hétérosexuelle); elle en gomme la dimension subversive et n'accorde aux homosexuels que le bénéfice d'une forme de luxure culturelle. Sans présenter la moindre utilité à la compréhension du *camp*, ce texte montre en revanche combien l'organisation sociale dominante en place depuis l'après-guerre, absolument sexiste et homophobe (et tout autant classiste et raciste), vacille sur ses bases; son capital culturel a été subverti par des *insiders* marginaux depuis les années 1930, et la contestation sociale est en marche, d'abord sur le plan des luttes raciales et féministes, bientôt sur celui de la sexualité en général et de l'homosexualité en particulier.

C'est également au milieu des années 1960, enfin,

¹⁴ Kenneth Anger, George Cukor, Edmund Goulding, James Whale, Tennessee Williams, Vincente Minelli étaient (presque) ouvertement homosexuels; George Stevens, William Wyler, Joseph L. Mankiewicz, Alfred Hitchcock parmi d'autres maniaient le double entendre à la perfection; Greta Garbo, Marlene Dietrich, Errol Flynn, Tyrone Power, Gary Grant avaient des aventures homosexuelles... La liste en serait ici interminable ! (Murray, 1998).

¹⁵ Adopté par les studios, qui craignaient que le public se détourne de leurs productions, le Code Hays édicte des règles strictes sur ce qui ne doit pas être montré dans un film. Parmi ces interdits, figurent les pratiques sexuelles, réelles ou évoquées. Toute référence à l'homosexualité, même allusive, doit être absolument proscrite.

¹⁶ Voir notamment à ce propos *The Celluloid Closet, documentaire noir et blanc et couleurs, 102'*, de Rob Epstein et Jeffrey Friedman, coprod. USA, Royaume-Uni, France, Allemagne, 1995.

¹⁷ Ni les studios, ni les réalisateurs (tout particulièrement Douglas Sirk) n'ignoraient que Rock Hudson était homosexuel, de même que son agent Henry Willson, qui arrangea le mariage de la star avec l'une de ses secrétaires.

qu'Esther Newton conduit sa remarquable étude sur les travestis du spectacle, *Mother Camp* (Newton, 1979). Dans un chapitre demeuré célèbre, elle développe ce que représente le *camp*, en se référant aux apports théoriques d'Erving Goffman sur l'identité «abîmée» (1975). Pour elle, le *camp* est synonyme de goût homosexuel, mais pour autant, tous les homosexuels ne sont pas *camp*; l'approche n'a rien d'essentialiste. C'est avant tout une forme de lien social, qui met en jeu l'incongruité, la théâtralité et l'humour : incongruité en soi de l'expérience homosexuelle, forcément déviante au regard dominant, théâtralité de la représentation homosexuelle, d'autant plus lorsqu'elle passe par le travestissement, humour comme meilleur moyen de retourner le stigmate et d'en rire, y compris avec ses oppresseurs. Près de trente ans avant le développement de la théorie *queer*, Esther Newton perçoit d'ailleurs ce que Judith Butler a désigné comme *performance du genre* : «En mettant l'accent sur l'apparence extérieure du personnage, le travestissement implique que les rôles de sexe, et par extension tous les rôles en général, ont quelque chose de superficiel, qui peut être manipulé, porté et quitté à volonté» (Newton, 1979 : 109). Sur le plan politique, enfin, Esther Newton interprète le *camp* comme un phénomène proto-politique qui préfigure la libération gaie : tandis que l'homosexuel anti-*camp* se dissocie du stigmate pour ressembler à ses oppresseurs, l'homosexuel *camp* affirme qu'il n'en est pas semblable, tout en endossant la façon qu'ils ont de le définir. Ce regard sur la subculture des folles comme lien social et stratégie de résistance propose donc une autre perspective. Dès lors, la «figure de la folle», réduite à la dimension de non-individu dégénéré et aliéné par nature et par essence, se double d'un potentiel d'action sur son environnement social et passe ainsi de l'état de stéréotype marginal à celui d'agent social : l'espèce prend de l'épaisseur !

Transformations

En gardant à l'esprit ces deux perspectives, il devient possible d'envisager de quelle manière s'est transformée cette «figure de la folle» et de quelle façon également le *camp* a évolué vers de nouvelles formes. Deux hypothèses sous-tendent cette double évolution : d'une part, celle de la permanence de la «figure de la folle», en tant qu'identité pour autrui et représentation homophobe stéréotypée, et d'autre part celle de son appropriation comme identité pour

soi, au-delà d'un cadre subculturel restreint (Le Talec, 2003).

Au sortir de la seconde guerre mondiale, le modèle hétéronormatif se trouve renforcé, à la fois dans sa dimension de hiérarchie du genre, de domination masculine et de stigmatisation des «déviants» sexuels : en France, la pénalisation de l'homosexualité réintroduite dans le code pénal par Vichy est maintenue en 1945 (Girard, 1980); aux États-Unis, la «chasse aux sorcières» vise tout autant les homosexuel-le-s que les communistes, dès le début des années cinquante¹⁸ (Summers 1995).

Simultanément, ce règne absolu de l'hétéronorme se trouve contesté sur plusieurs fronts. *Le deuxième sexe*, de Simone de Beauvoir, fonde le féminisme contemporain (Beauvoir, 1949); *Le comportement sexuel de l'homme*, puis *de la femme*, dirigés par Alfred Kinsey, altèrent la représentation normative de la sexualité, notamment en proposant une évaluation statistique des pratiques homosexuelles (Kinsey et al., 1948; 1954). Enfin, l'ouvrage d'Edward Sagarin, *L'homosexuel en Amérique*, constitue l'une des premières études sociologiques modernes de l'homosexualité et encourage une démarche collective en faveur de l'égalité des droits civiques, reprenant en quelque sorte le flambeau des premiers militants allemands (Cory, 1952).

Ces contestations intellectuelles ouvrent la voie de l'organisation collective et de la revendication, qui porte plus ou moins fortement soit sur le stigmate de sexualité, soit sur le stigmate de genre, soit sur les deux, produisant ainsi des «figures transformées de la folle».

Ainsi, le mouvement homophile des années 1950-60, illustré en France par la revue *Arcadie* (1954) et le Club littéraire et scientifique des pays latins (1957), fondés tous deux par André Baudry, ont-ils représenté une première transformation, modérément revendiquée sur le plan de la sexualité et stric-

¹⁸ *Homosexualité et communisme étaient d'ailleurs souvent liés, sur le thème commun de la trahison, et c'est en Grande-Bretagne que cet amalgame a atteint son paroxysme lors de la fuite en Union Soviétique des espions Guy Burgess et Donald McLean. Le gouvernement tenta alors d'initier une «chasse aux sorcières» dans l'administration et, comme aux États-Unis, la presse populaire renforça le stéréotype homosexuel en le décrivant comme quasi non-humain. La ligne entre le normal et l'anormal était rendue étanche et, par là même, les rôles sexuels et les rapports sociaux de sexe conventionnels se trouvaient renforcés et rigidifiés (Weeks, 1990).*

tement normalisée sur le plan du genre. En tant qu'identité pour soi, l'idéal homophile reposait en effet sur la discrétion et la décence, clefs d'une intégration sociale progressive dans un cadre parfaitement légaliste. Toute variation du genre était nécessairement bannie de cet idéal et la revue *Arcadie* pouffendait violemment les folles, l'efféminement et l'héritage *camp* (Sidéris, 2000).

Le Gazolines du FHAR¹⁹ illustrent une nouvelle transformation, au début des années 1970, résolument revendiquée tant sur le plan de la sexualité que sur celui du genre. En se réappropriant pleinement les stigmates de la «figure prescrite de la folle», elles se mettent en scène dans l'espace public et utilisent toutes les ressources d'un *camp* resignifié dans un but subversif. Elles créent ainsi une nouvelle image de «folle radicale». Bien que le FHAR s'éteigne rapidement, des folles radicales demeurent, et surgissent régulièrement sur la scène militante. Parallèlement, au cours des années 1970-80, un nombre croissant d'hommes gais expriment une autre transformation, plus complexe, fondée à la fois sur une nette revendication de la sexualité et une expression du genre orientée vers le masculin. À l'extrême, cette «figure transformée de la folle» donne naissance aux *clones*, à la virilité sursignifiée et presque élevée au rang de performance (muscultation, exhibition de la pilosité, choix de vêtements évoquant des métiers «virils», ouvriers, bûcherons, militaires...; Levine, 1992). Mais cette transformation incorpore également une part de l'héritage subculturel *camp*, comme lien social entre pairs, et il n'était pas rare au début des années 1980 de voir des *clones* «faire les folles» dans certains bars gais parisiens, attestant là d'une certaine dimension efféminée dans l'expression de la virilité.

On peut ainsi multiplier les exemples de ces appropriations de la «figure de la folle», qui tiennent également compte des resignifications sociales ou politiques du *camp*, qu'il s'agisse d'un simple jeu autour de la convivialité, d'un objectif de subversion de l'hétéronorme, au moment de la «révolution gaie», ou d'une stratégie de redéfinition identitaire dans le contexte du sida et de tactiques d'intervention politique, comme dans le cas d'Act Up, ou encore d'une contestation du positionnement réformiste du mouvement gai et lesbien, comme l'illustrent notamment les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence²⁰.

Une telle lecture intègre nécessairement les différentes tentatives de récupération culturelle dont le

camp et par extension la «figure de la folle» ont fait l'objet, depuis l'article de Susan Sontag. *La cage aux folles* en fournit une illustration éclatante, qui n'a cessé d'être critiquée et réinterprétée sous diverses formes²¹ (Poiret, 1979).

Les transformations de la «figure de la folle» et les resignifications du *camp* permettent enfin de proposer une temporalité différente de l'histoire sociale et politique contemporaine des homosexualités : à la désormais classique rupture que constituent en Occident les diverses manifestations de la «révolution gaie», au premier rang desquelles *Stonewall* tient presque lieu de repère mythique, on peut proposer une rupture antérieure, plus discrète mais plus profonde, qui s'est opérée essentiellement dans le champ culturel. *Notes on Camp* signale le recul relatif du règne absolu de l'hétéronorme instauré après 1945. Mais d'autres signes indiquent cette rupture, qui s'opère au milieu des années 1960 : l'émergence du mouvement hippie sur la côte ouest des États-Unis, discrètement mais fortement influencé par les communautés homosexuelles naissantes de San Francisco (Grahm, 1987), imprègne lentement toute la culture occidentale. En France, la mort de Jean Cocteau en 1963 marque la fin d'une époque, celle d'un destin homosexuel marqué soit par un individualisme élitiste, soit par la culture du secret (Tamagne, 2000). Le monde de la nuit fournit un nouveau paradigme au mode de vie qui se construit dans le sillage de grandes folles, plus ouvert, plus mélangé, où la mode, le *show business* et les médias ont remplacé la littérature (Garcia, 1999; Jonquet, 2001). Sans cette lente transition, le jaillissement de la «révolution gaie» n'aurait sans doute pas eu la force qu'on lui a connue.

¹⁹ Au sein du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), fondé en 1971, un groupe de militant-e-s travestie-s s'est formé et a adopté le nom de Gazolines (en référence, semble-t-il au réchaud à gaz nécessaire à la préparation du thé...). Les Gazolines ont participé à nombre de manifestations publiques et d'actions d'éclat, sans pour autant défendre de position politique spécifique. Pour cette raison, d'autres groupes du FHAR les ont parfois accusées de saboter la dynamique du mouvement.

²⁰ Mouvement de folles radicales né à San Francisco en 1979, dont la principale caractéristique est d'apparaître en public vêtues d'habits évoquant ceux des religieuses catholiques.

²¹ Dont on retient les films et les comédies musicales, mais aussi les réponses théâtrales, comme le spectacle d'Alain Marcel, Essayez donc nos pédalos, créé en 1979 (Le Talec, 2003).

En retour, cette lecture différente des événements sociaux oblige à reconsidérer le cadre de la «figure de la folle», tel qu'il résulte d'une lecture strictement contingente aux normes dominantes. À la base demeure bien sûr ce lien entre folles et folie, porteur de stigmatisation, comme prix d'une assise plus solide de l'hétéronorme et des valeurs de la famille bourgeoise. Mais il est à présent possible de dépasser cette «figure prescrite de la folle» et de l'envisager d'une manière plus autonome. C'est ainsi qu'elle peut correspondre à un espace définitionnel plus vaste, qui intègre à la fois les catégories de sexe, le genre et ses variations, les différentes sexualités, mais aussi les formes identitaires et les configurations de la différence, en tenant compte du *camp*, comme lien social, comme stratégie de revendication et de subversion, ou comme outil de resignification sociale. Rien n'empêche d'avancer aujourd'hui l'hypothèse qu'une femme lesbienne puisse se reconnaître dans la «figure de la folle», ni qu'il puisse exister une forme de *camp* féministe, à condition que l'on configure un espace définitionnel aux contours adéquats.

Précisions et imprécisions

«Espèce de folle !»... En tant que désignation construite comme différence anormale, la «figure de la folle» définit une catégorie globale de manière fort imprécise. Toutes sortes de nuances sont gommées au profit d'une image univoque, stéréotypée et presque caricaturale, celle de l'homosexuel efféminé. Cette représentation est à la base de l'homophobie, fondée sur le genre, et de l'hétérosexisme, fondé sur la sexualité (Welzer-Lang, 1994). C'est également sur cette image que fonctionnent les procédés de récupération du *camp*, en mettant en scène des personnages de grandes folles, avec plus ou moins de distance comique²². Il est évident que cette «figure de la folle» perdure de nos jours²³, à la fois comme injure et caricature, sur un mode parfaitement essentialiste.

Parallèlement, à partir de cette «figure» prescrite, les processus d'appropriation, de déconstruction et de transformation en ont considérablement enrichi le sens. À partir de l'assignation déviante, les étapes successives de revendication du stigmate de sexualité et de normalisation du stigmate de genre ont conduit le plus grand nombre des homosexuels masculins à contrecarrer la «figure de la folle» en produisant de nouvelles représentations sociales : celle

du «ghetto» communautaire (Pollak, 1982), celle du militantisme solidaire en lutte contre le sida (Pinell, 2002) et enfin, celle de la citoyenneté «à part entière» (Adam, 2001). Cependant, tous les liens n'ont pas été coupés avec la «figure de la folle» et ces représentations intègrent le *camp* en part d'héritage, le plus souvent comme lien/langage dans le groupe de pairs. «Espèce de folle !» peut tenir lieu tout autant de signe de connivence et de références communes que de marque de distance, notamment avec le stéréotype sexuel de la folle, supposée rechercher un partenaire viril et se comporter de manière passive, donc féminine. Cette ambiguïté traduit en tout cas une forme de reconnaissance de la dimension construite du genre et du malaise qui peut en découler, comme l'illustrent parfaitement les frères jumeaux John et James Jeckyll qui se détendent et s'aiment en même temps, l'un «macho» et l'autre grande folle²⁴.

Reste donc cette marge d'homosexuels masculins qui entérinent la «figure de la folle» comme base de leur propre construction, en la resignifiant sur le plan identitaire et politique. «Espèce de folle !» devient une revendication qui dépasse la simple convivialité *camp*, une affirmation qui se réfère, selon les individus, aux différents concepts élaborés depuis le «troisième sexe» jusqu'à la théorie *queer*, en passant par les positions antisexistes et (pro)fémnistes (Le Talec, 2003). L'image produite utilise la dimension caricaturale de la «figure de la folle» et la renvoie sous une forme à la fois séduisante et dérangeante, voire provocante, en fonction de la manière plus ou moins théâtrale dont le *camp* est resignifié. Séduction du baroque et du spectaculaire, qui captive l'attention et suscite la sympathie, mais qui peut également interpeller sur le thème de la mémoire et de l'action politique²⁵ : d'un point de vue *camp*, il n'y

²² Par exemple, *Albin/Zaza Napoli*, dans *La cage aux folles* (Poiret, 1979); *Katia*, dans *Le Père Noël est une ordure* (Balasko et al., 2000); *Charles et Harry*, dans *L'escalier* (Dyer, 1966)...

²³ *Les débats parlementaires sur le PaCS, en France, en fournissent une preuve récente* (Borillo et Lascoumes, 2002).

²⁴ *Love ! Valour ! Compassion !, long métrage couleurs, 108'*, de Joe Mantello d'après la pièce de Terrence McNally, USA, 1997.

²⁵ *C'est le cas de Bernadette, Mitzi et Felicia, le trio vedette de Priscilla, folle du désert* (long métrage couleurs, 104', de Stephan Elliott, Australie, 1994), qui, au cours de leur voyage, affrontent et résistent à diverses formes d'homophobie.

a guère de différence entre le triangle rose d'Act Up, qui rappelle la déportation des homosexuels par les nazis, et les habits de quasi-religieuses des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, qui rappellent l'homophobie passée et présente de l'église catholique. Même si ces deux registres symboliques sont en l'occurrence traités et transformés différemment, ils témoignent d'une résistance visible à la stigmatisation; la honte, en quelque sorte, n'est plus du côté des victimes.

Les folles contemporaines questionnent également les processus normatifs portant sur les catégories de sexe, le genre et les sexualités, et adoptent une position critique vis-à-vis de l'hétéronorme, mais aussi vis-à-vis des lesbiennes et des gais qui souhaitent entériner les valeurs telles que la conjugalité ou la parentalité et la filiation, au titre d'une politique d'égalité des droits. Ces critiques interrogent non pas le bien-fondé de l'intégration croissante du fait social homosexuel, mais bien les conditions dans lesquelles s'effectue cette convergence normative, au nom d'un programme assimilationniste, qui remet peu en cause, par exemple, la hiérarchie du genre et la domination masculine et qui s'inscrit, pour l'heure, dans une démarche consumériste. Différents groupes, comme le Gloss²⁶ ou Les Panthères Roses²⁷ (à Paris) ou encore les Lopettes Insurrectionnelles/ils²⁸ (à Montpellier) ont souligné cette émergence d'une «homonorme» et les exclusions qu'elle pourrait générer sur des critères de genre, de classe sociale ou d'origine ethnique.

À l'encontre de ces mili-tantes, comme elles se désignent elles-mêmes, l'injure «Espèce de folle !» devient parfaitement inopérante («Et alors ?», répondent-elles...); elle se retourne contre l'individu qui l'a émise et contre la catégorie normative qui les a désignées comme anormales.

Mais les folles n'échappent pas pour autant à ces interrogations sur l'identité. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, ont par exemple, depuis leur création en France, mis en pratique cet espace définitionnel évoqué précédemment en admettant des femmes - lesbiennes ou non - et des hommes hétérosexuels parmi leurs membres. La question identitaire devient dès lors problématique et se résume plus à un projet politique et à une forme de resignification du *camp* qu'à de stricts référents de genre et de sexualité²⁹. «Espèce de folle !» devient dès lors une question, qui se pose en termes d'identité et de catégories : elle a été largement explorée par le

groupe Zoo³⁰ sur la base des avancées de la théorie *queer* (Bourcier, 1999; 2001). Dans cette perspective, il s'agit avant tout de déconstruire les normes, comme autant de phénomènes performatifs, et d'ouvrir des possibilités illimitées de créations individuelles, de formation transversales du sujet, *transgenres*, *transexuelles*, au-delà de toute référence strictement identitaire. Ce nouveau paradigme conceptuel produit nécessairement une rupture dans la lecture d'une continuité socio-historique : «Espèce de folle !» n'a littéralement plus de sens³¹.

Pour séduisante qu'elle soit, cette perspective pose toutefois de sérieuses difficultés en termes de domination, dont les mécanismes ne disparaissent pas pour autant, et de mémoire, qui reste indispensable à toute élaboration personnelle ou collective. Il est

²⁶ Gloss : *Groupuscule des lopettes organiquement sexuelles et subversives: ce nom évoque aussi un produit de maquillage (brillant à lèvres). Actif au début des années 2000 à Paris, le Gloss regroupait des hommes sur le thème du transgenre et des folles. Le Gloss a mené des actions de visibilité et de protestation.*

²⁷ Les Panthères Roses, groupe mixte actuellement actif sur le thème de la lutte contre l'hétéronorme et la hiérarchie du genre, s'investit également dans la prévention sida, notamment en distribuant des outils de prévention à la sortie des lycées parisiens. Son nom est une déclinaison des Black Panthers.

²⁸ Groupe mixte informel constitué à Montpellier, notamment en réaction au comité d'organisation de la Gay Pride, jugé par trop conventionnel et «normatif». Les Lopettes insurrectionnelles/ils ont défilé le 1^{er} mai 2001, en souvenir de la première manifestation homosexuelle française, lors du 1^{er} mai 1971. Elles ont également manifesté en faveur de José Bové, lorsqu'il était en prison près de Montpellier. Les lopettes entendent combattre l'hétéronorme, la hiérarchie du genre et toutes formes de normalisation sociale.

²⁹ Certains hommes gais faisant partie des Sœurs ont d'ailleurs exprimé leurs difficultés, sur le plan identitaire, face à cette ouverture (Le Talec, Tomolillo et Welzer-Lang, 2000; voir en particulier le chapitre «Mixité et identité gaie : la place des femmes chez les Sœurs», pp. 217-228).

³⁰ Le groupe Zoo, très actif à Paris à la fin des années 1990, était centré sur une réflexion sur le genre, sur la diffusion de la théorie *queer* et sur la lecture ou la relecture de ses textes les plus importants.

³¹ Pierre Bourdieu parvient à une conclusion similaire sur la base d'une hypothèse différente, celle d'une disparition des catégories dès lors qu'elles s'émancipent des mécanismes de domination qui les ont définies (Bourdieu, 1998).

d'ailleurs intéressant de constater que les meilleures études sur le *camp* ont été produites dans le sillage de la théorie *queer*, et que la rupture se limite là à une relecture passionnante (Cleto, 1999).

Pour l'heure, la folle en tant qu'«espèce» garde toute sa vitalité et son épaisseur sociales. À partir de la «figure de la folle», stricte désignation pour autrui, elle a acquis une dimension à la fois plus autonome, plus riche, entre résistance, normalisation et récupération. Si le potentiel d'injure demeure encore, «Espèce de folle !» prend aussi valeur de questionnement, dans le sens d'une ouverture d'un espace définitionnel en constante reconfiguration. La folle reste toutefois une espèce de monstre, qui se met en scène et *montre* les pièges des conventions et des contraintes exercées sur le corps et l'esprit. Très certainement, le *camp* reste le fil d'Ariane qui ouvre à la compréhension de ce que peut être une «espèce de folle».

Jean-Yves Le Talec
jylt@free.fr

Références

- Adam P. (2001), «Lutte contre le sida, PaCS et élections municipales. L'évolution des expériences homosexuelles et ses conséquences politiques», *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, 83-110.
- Babuscio J. (1993), «Camp and the Gay Sensibility», in Bergman D. (dir.) *Camp Grounds. Style and Homosexuality*, Amherst, University of Massachusetts Press, 19-38.
- Barbedette G. et Carassou M. (1981), *Paris gay 1925*, Paris, Presses de la Renaissance.
- Balandier G. (1988), *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- Balasko J. et al. (2000), *Le père Noël est une ordure*, Arles, Actes Sud, coll. Babel.
- Beauvoir S. de (1949), *Le deuxième sexe*, deux volumes, Paris, Gallimard.
- Bergman D. (dir.) (1993), *Camp Grounds. Style and Homosexuality*, Amherst, University of Massachusetts Press.
- Bérubé A. (1990), *Coming Out Under Fire. The history of Gay Men and Women in World War Two*, New York, The Free Press.
- Booth M. (1999), «Campe-toi ! On the Origins and Definitions of Camp», in Cleto F. (dir.) *Camp : Queer Aesthetics and the Performing Subject*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 66-79.
- Borillo D. et Lascoumes P. (2002), *Amours égales ? Le Pacs, les homosexuels et la gauche*, Paris, La Découverte.
- Bourcier M.-H. (dir.) (1999), *Q comme Queer, les séminaires*, Lille : Éditions Gay Kitsch Camp.
- Bourcier M.-H. (2001), *Queer zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland.
- Bourdieu P. (1998), «Quelques questions sur le mouvement gay et lesbien», in *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 161-168.
- Chauncey G. (1994), *Gay New York-Gender urban culture and the making of the gay male world 1890-1940*, New York, BasicBooks HarperCollins.
- Cleto F. (dir.) (1999), *Camp : Queer Aesthetics and the Performing Subject*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- Core P. (1999), «From Camp : The Lie That Tells the Truth», in Cleto F. (dir.) *Camp : Queer Aesthetics and the Performing Subject*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 80-86.
- Cory D. W [Sagarin E.]. (1952), *L'homosexuel en Amérique*, Paris, Pierre Horay Éditions de Flore [1951].
- Courouve C. (1985), *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot.

dossier

- Crisp Q. (1997), *The Naked Civil Servant*, Londres, Penguin Books [1968].
- Dyer C. (1966), *Staircase*, New York, Groove Press.
- Éribon D. (1999), *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.
- Éribon D. (2003), «Ellis Havelock», «Ulrichs Karl Heinrich», in *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 172 et 483.
- Foucault M. (1961), *Histoire de la folie*, Paris, Plon, coll. 10/18.
- Foucault M. (1976), *Histoire de la sexualité. Tome I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. Tel.
- Foucault M. (2001), «Sur la sellette», in *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1588-1593 [1975].
- Garcia D. (1999), *Les années Palace*, Paris, Flammarion.
- Girard J. (1980), *Le mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, Paris, Syros.
- Goffman E. (1975), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit [1963].
- Grahn J. (1987), «Flaming without burning : some of the roles of gay people in society», in Thompson M. (dir.), *Gay spirit, myth and meaning*, New York, St. Martin's Press, 3-9.
- Hahn P. (1979), *Nos ancêtres les pervers. La vie des homosexuels sous le second empire*, Paris, Olivier Orban.
- Hirschfeld M. (1936), *Le sexe inconnu*, Paris, Éditions Montaigne.
- Jonquet F. (2001), *Jenny Bel'Air. Une créature*, Paris, Pauvert.
- Kinsey A., Pomeroy W. et Martin C. (1948), *Le comportement sexuel de l'homme*, Paris, Éditions du Pavois [1948].
- Kinsey A., Pomeroy W., Martin C. et Gebhard P. (1954), *Le comportement sexuel de la femme*, Paris, Amiot-Dumont [1953].
- Le Talec J.-Y. (2003), *La «figure de la folle», approche sociologique de l'homosexualité masculine*, thèse de sociologie, université de Toulouse, multigraphié.
- Le Talec J.-Y., Tomolillo S. et Welzer-Lang D. (1999), *Un mouvement gai dans la lutte contre le sida : les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan.
- Lever M. (1983), *Le sceptre et la marotte. Histoire des Fous de Cour*, Paris, Fayard.
- Levine M. P. (1992), «The Life and Death of Gay Clone», in Herdt G. (dir.), *Gay Culture in America, Essays from the Field*, Boston, Beacon Press, 68-86.
- Mauriès P. (1979), *Second manifeste camp*, Paris, Seuil.
- Meyer R. (1991), «Rock Hudson's Body», in Fuss D. (dir.), *Inside/Out. Lesbian Theories, Gay Theories*, New York et Londres, Routledge, 259-288.
- Müller F. (2001), *Excentriques*, Paris, Éditions du Chêne.
- Murray R. (1998), *Images in the Dark : An Encyclopedia of Gay and Lesbian Cinema*, Londres, Titan Books.
- Newton E. (1979), *Mother Camp - Female Impersonators in America*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press [1972].
- Pinell P. (dir.) (2002), *Une épidémie politique. La lutte contre le sida en France 1981-1996*, Paris, PUF.
- Poiret J. (1979), *La cage aux folles*, Paris, Presses Pocket.
- Poirier G. (1990), *Sodomiques et bougerons : imagologie homosexuelle à la Renaissance*, thèse pour l'obtention du degré de docteur en philosophie, département de Langue et de littérature françaises, Montréal, université McGill, multigraphié.
- Pollak M. (1982), «L'homosexualité masculine, ou : le bonheur dans le ghetto ?», in Aries P. et Béjin A. (dir.), *Communication n° 35. Sexualités occidentales*, Paris, Seuil, coll. Points, 56-80.
- Pollak M. (1988), *Les homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié.
- Ragan Jr. B. (1996), «The Enlightenment Confronts Homosexuality», in Merrick J. et Ragan Jr. B. (dir.), *Homosexuality in Modern France*, New York et Oxford, Oxford University Press, 8-29.
- Rocchi J.-P. (2003), «Psychanalyse», in Éribon D. (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 385-387.
- Rosario II V. A. (1996), «Pointy Penises, Fashion Crimes, and Hysterical Mollies : The Pederasts' Inversions», in Merrick J. et Ragan Jr. B. T. (dir.), *Homosexuality in modern France*, New York et Oxford, Oxford University Press, 146-176.
- Sidéris G. (2000), «Des folles de Saint-Germain-des-Prés au fléau social. Le discours homophile contre l'efféminement dans les années 50 : une expression de la haine de soi ?», in Benbassa E. et Attias J.-C. (dir.), *Haine de soi - Difficiles identités*, Paris, Éditions Complexe.
- Sontag S. (2001), «Notes on Camp», in *Against Interpretation and other Essays* : New York, Ferrar Straus and Giroux, 275-289 [1964].
- Summers A. (1995), *Le plus grand salaud d'Amérique, J. E. Hoover, patron du FBI*, Paris, Seuil.
- Tamagne F. (2000), *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, Paris, Seuil.
- Tardieu A. (1995), *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, Bibliothèque nationale de France, édition électronique [1857].
- Tinkcom M. (2002), *Working Like A Homosexual*, Durham et Londres, Duke University Press.
- Weeks J. (1990), *Coming Out - Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present (revised and updated edition)*, Londres, Quartet Books [1977].
- Welzer-Lang D. (1994), «L'homophobie : la face cachée du masculin», in Welzer-Lang D., Dutey P. et Dorais M., *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB, 13-88.